

Première insertion, 7 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, 2 centimes par ligne. Le carré de 20 lignes, 850 pour l'année et 825 pour six mois...

LE HAVAS JOURNAL QUOTIDIEN

XVIII ANNEE. MONTREAL, VENDREDI, 9 SEPTEMBRE 1870. NO. 252

Compagnie d'Assurance "COMMERCIAL UNION," 19 et 20, CORNHILL, LONDRES. CAPITAL - - - - - £2,500,000 Sterling.

ANNONCES DIVERSES. ECOLE MODELE DE MONTREAL, Nos. 6, 8 et 10 Rue St. Constant.

ANNONCES DIVERSES. Compagnie Canadienne de Navigation. DEUX DEPARTS PAR JOUR.

ANNONCES DIVERSES. Mme. Margaret Dempsey, SAGE-FEMME, 70, RUE WOLFE.

FEUILLETON. L'INVASION OU LE FOU YEGOF.

— Non, dit le contrebandier, que la réflexion de Hullin sur ces caves avait touché, non, tout bien considéré, je crois que tu as raison, Jean-Claude; j'ai mes hommes, ils sont bien armés, nous défendrons le Falkenstein, et si l'occasion de placer une balle se présente, je serai plus libre.

ANNONCES DIVERSES. Compagnie d'Assurance LA ROYALE, CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE.

ANNONCES DIVERSES. CORPORATION DE MONTREAL, Grands et Petits Jurés

ANNONCES DIVERSES. PHARMACIE ROYAL WESTERN L'ABRACADABRA.

ANNONCES DIVERSES. Compagnie Canadienne de Navigation. LIGNE DIRECTE DES STEAMERS

ANNONCES DIVERSES. Mme. CUISKELLY, SAGE-FEMME, 70, RUE WOLFE.

ANNONCES DIVERSES. CHARBON ET COKE, A VENDRE PAR LE SOUS-SIÈGE, Gros Charbon de Lehigh.

— Voilà donc une affaire entendue et bien comprise? demanda Hullin. — Oui, oui, c'est entendu.

ANNONCES DIVERSES. TAPIS! TAPIS! TAPIS! JAMES BAYLIS, Importateur et Marchand de Tapis de Droguets.

ANNONCES DIVERSES. AVIS PUBLIC. Est par le présent donné qu'en vertu des dispositions de l'ACTE POUR AMENDER LA LOI

ANNONCES DIVERSES. Acte concernant la Faillite de 1869. DAN L'AFFAIRE DE STANISLAS DOUGET, de St. Georges.

ANNONCES DIVERSES. LIGNE DE L'EXPRESS. Un de ces Vapeurs part aussi tous les JOURS

ANNONCES DIVERSES. Produits Pharmaceutiques GRIMAULT & Co, 45, Rue de Richelieu, à Paris.

ANNONCES DIVERSES. LE FER ET LE QUINQUINA. — Sont deux médicaments contre toutes les maladies.

— Et bien, camarades, s'écria le brave homme d'un accent joyeux, allons nous réchauffer le cœur avec quelques bons verres de vin.

ANNONCES DIVERSES. Dernières nouvelles de la guerre. Depot de recrutement Français et Prussien.

ANNONCES DIVERSES. LANCOT & LANCOT, (MÉDECIN) (PHILIAS) AVOCATS.

ANNONCES DIVERSES. LA LAVEUSE NONPAREIL (PATENTÉE EN MARS 1870).

ANNONCES DIVERSES. COLLETS DU PRINCE ARTHUR. LA PLUS GRANDE NOUVEAUTÉ DU JOUR

ANNONCES DIVERSES. LES PERSONNES NE POUVANT ALLER, Management d'après, Soudure, d'opérations de Chirurgie.

ANNONCES DIVERSES. QUEL EST LE MEILLEUR DES FERRUGINEUX? Le Siphon et le Filtre de Siphon de Paris.

— Justement j'y pensais, dit M. de la Bruère, les Allemands peuvent entrer avec de l'infanterie dans les collines de Haslach et tourner notre gauche.

ANNONCES DIVERSES. LUNETTES PERFECTIONNEES. CELEBRES LUNETTES PERFECTIONNEES

ANNONCES DIVERSES. GEORGE HARVEY, Marchand de toutes sortes de MACHINES A COUDRE

ANNONCES DIVERSES. LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL, POUR 1870.

ANNONCES DIVERSES. GRANDE EXCURSION 1870 A LA CÉLÈBRE 1870. Rivière du Saguenay

ANNONCES DIVERSES. BAINS DE MER. MURRAY BAY, CACOUNA ET TADOUSAC.

ANNONCES DIVERSES. LES PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN. Les PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier; Hevelbael le ferait aussi bien que moi.

ANNONCES DIVERSES. LES BAINS. Sont dans un excellent état, et excellents pour les personnes souffrant de maladies et de lessives fatigantes.

ANNONCES DIVERSES. LE DR. TRESTLER & FRÈRE, DENTISTES, Extraient les dents sans douleur

ANNONCES DIVERSES. LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL, POUR 1870.

ANNONCES DIVERSES. BAINS DE MER. MURRAY BAY, CACOUNA ET TADOUSAC.

ANNONCES DIVERSES. LES PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN. Les PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN

ANNONCES DIVERSES. LE NOUVEAU BONBON PECTORAL. Le NOUVEAU BONBON PECTORAL

— Sois tranquille, Marc, répondit Hullin en riant, les occasions ne te manqueront pas.

ANNONCES DIVERSES. LE DR. TRESTLER & FRÈRE, DENTISTES, Extraient les dents sans douleur

ANNONCES DIVERSES. LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL, POUR 1870.

ANNONCES DIVERSES. BAINS DE MER. MURRAY BAY, CACOUNA ET TADOUSAC.

ANNONCES DIVERSES. LES PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN. Les PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN

ANNONCES DIVERSES. LE NOUVEAU BONBON PECTORAL. Le NOUVEAU BONBON PECTORAL

ANNONCES DIVERSES. LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL, POUR 1870.

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier; Hevelbael le ferait aussi bien que moi.

ANNONCES DIVERSES. LE DR. TRESTLER & FRÈRE, DENTISTES, Extraient les dents sans douleur

ANNONCES DIVERSES. LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL, POUR 1870.

ANNONCES DIVERSES. BAINS DE MER. MURRAY BAY, CACOUNA ET TADOUSAC.

ANNONCES DIVERSES. LES PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN. Les PASTILLES DIGESTIVES DE BURIN

ANNONCES DIVERSES. LE NOUVEAU BONBON PECTORAL. Le NOUVEAU BONBON PECTORAL

ANNONCES DIVERSES. LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE ET INDUSTRIEL, POUR 1870.

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier; Hevelbael le ferait aussi bien que moi.

Trois jours après, M. Swenborg vint lui dire avec un grand sang-froid qu'il avait parlé à son mari, que la dette en question avait été payée sept mois avant sa mort, et qu'elle en venait la quittance dans une armoire qui était dans la chambre haute. La dame répondit que ce buffet avait été défilé de fond en comble et qu'on n'avait pas découvert la quittance parmi les papiers. Swenborg répliqua que le mari défunt lui avait écrit que, si l'on ouvrait le tiroir de gauche, on verrait une plarche qui devait être déplacée, qu'on trouverait ensuite une cachette où était serrée sa correspondance secrète avec la Hollande, et qui contenait aussi la quittance en question. Sur cette indication donnée, la dame se rendit à la chambre haute avec plusieurs personnes qui se trouvaient avec elle en ce moment. On ouvrit le buffet suivant l'indication donnée, et on trouva non-seulement la cachette ignorée jusque-là, mais encore les papiers signés, on nombre desquels était celui qu'on cherchait. On se figure sans peine l'étonnement de l'assistant.

La reine ayant entendu dire qu'il y avait un homme qui s'entretenait avec les Prussiens, désira voir Swenborg. Il lui fut amené par le comte Scheffer. Elle lui demanda s'il était vrai qu'il eût commerce avec les Prussiens; ce qu'il affirma. Là-dessus elle le pria de se charger d'une commission pour son frère, mort récemment.

« De tout mon cœur, » répliqua Swenborg.

Alors la reine, accompagnée du roi et du comte, se retira avec lui dans une embrasure de la fenêtre, et lui donna sa commission. Quelque temps après, Swenborg retourna à la cour avec Scheffer. La reine lui dit : « Avez-vous fait ma commission ? — Elle est faite, » répondit-il.

Quand il lui eut communiqué le résultat, elle se trouva mal de surprise. Revenue à elle, elle ne prononça que ces mots : « Voilà ce qu'un mortel n'aurait pu me dire ! »

Il faut ajouter, en histoire véridique que plus tard en 1766, Kant après s'être montré si crédule et si enthousiaste à l'égard des visions de Swenborg, le désavoua, et dit, dans ses *Reves d'un visionnaire*, qu'il n'est bon pour chercher la « vérité de quelques récits de cette espèce, et qu'il n'a trouvé, comme il arrive d'ordinaire, qu'il n'y a rien trouvé, et qu'il ne les donne plus que comme des bruits publics dont la valeur est peu certaine. »

Ajoutons qu'à cette époque Kant commençait à se poser en sceptique, à la manière de Hume, et songeait à fonder la philosophie critique.

Disons encore, pour compléter ces singulières histoires de double vue, que l'ambassadeur de France à Stockholm, le général Tuxen et plusieurs autres personnages du temps, affirmèrent avoir été témoins de *visus* des trois prodiges opérés par l'auteur des *Arcana cœlestia*, du *de Equo albo* et du *de Colo et Inferis ex auditis et visis*. Enfin, si l'on croit l'auteur allemand Tofet, Kant se serait rallié plus tard à sa première opinion sur Swenborg.

Par malheur pour ce dernier, le récit de la première apparition, en 1745, démontra qu'on a affaire, non point à un visionnaire doué d'un sens surnaturel, mais à un simple halluciné comme le docteur Briere de Boismont en décrit tant dans son *Histoire raisonnée des Hallucinations*. Le fantastique cède tout à fait la place au bouffon dans ce récit, comme mes lecteurs vont s'en convaincre.

« Un jour que j'étais à table, dinant très-bien avec un grand appétit, vers la fin de manger une sorte de brouillard se répandit sur mes yeux, je vis la chambre se couvrir de hideux reptiles, l'obscurité s'épaissit, puis, se déclarant tout-à-coup, laissa paraître dans un coin de la chambre un homme enveloppé d'une lumière radieuse qui me dit d'un ton de voix effrayant : « Ne mange pas tant ! » A partir de ce jour, je renonçai à toute occupation profane pour ne plus travailler qu'aux choses spirituelles. »

Le dernier enthousiaste de Swenborg fut Honoré de Balzac, qui reproduisit dans sa *Seraphita* les doctrines et les visions de l'halluciné Suédois « Ce livre dit-il dans sa préface, est comme une de ces balustrades sculptées par quelque artiste plein de foi, et sur lesquelles les pèlerins s'appuient en contemplant le cour d'une belle église. »

Quel beau et noble assemblage, et comme les hommes gens, ceux qui possèdent, doivent se trouver rassurés en se voyant à la merci de cette foule soumise et voltairienne !

Le premier acte de la république a été de vider les prisons et d'en verser le contenu sur la France.

Ah ! si ces républicains abhorrés avaient seulement commis quelques faux serments, volé, déshonoré leur famille, il y aurait grâce pour eux ! Mais ils sont tous d'une pureté de neige ! Ce sont tous des citoyens irréprochables ! Ah ! comme les hommes nous les faisons des libéraux du Canada. Les voyez-vous à l'œuvre ? Ils ont versé le contenu des prisons sur la France ! Si Troppman n'avait pas été expédié sous le grand homme, il avait une chance !

Chacun des lecteurs du *Nouveau-Monde* sachant que ce journal n'est imprimé qu'avec de l'encre bête et qu'il a des dépêches spéciales lui communiquant des informations précises et religieusement vraies, aucun d'eux n'a pu révoquer en doute le décalman des forçats sur la société française. Nous, qui avons des doutes sur la spécialité des dépêches, nous avons cherché dans le *Nouveau-Monde* le prétexte de cette honnête présentation du gouvernement provisoire et nous l'avons trouvé dans le numéro du 6 septembre dans les termes suivants :

« Amnistie complète est accordée pour tous les crimes politiques et délits contre les lois de la France, en vertu de la loi du 20 août 1870 et du 30 août 1870. Tous ceux qui sont retenus en prison sont par jugement des tribunaux correctionnels, d'assises ou par les conseils de guerre seront immédiatement remis en liberté. »

On a mis en liberté ceux qui avaient été emprisonnés pour n'avoir pas admiré le grand homme, qui, n'ayant pu mourir à la tête de l'armée, va passer le reste de ses jours dans un palais, vivant avec une petite cour du fruit de ses conquêtes.

Tous connaissent le testament de Napoléon Ier. On sait que malgré son éloignement de l'Europe et une détention assez longue à St. Hélène, le petit caporal d'autrefois, sorti de la Corse, sans son ni maille, avait si bien arrangé ses affaires, durant dix années de règne (1804-1814) qu'il avait plusieurs millions à léguer à son fils et à ses satellites.

Non neveu n'ayant pu imiter sa carrière militaire, a tourné toute son énergie à dépasser sa carrière industrielle. Aussi le pauvre homme n'est pas à plaindre. Les dépêches d'avant hier nous informent qu'il ne soustrait que la bagatelle de deux millions sterling par année, c'est-à-dire cinquante millions de francs, des sommes volées pour l'armée ou payées par les parents de famille pour trouver des substituts à leurs fils, d'après les lois de la conscription militaire.

C'est la chute de ce voleur couronné que le *Nouveau-Monde* et la *Mineur* déplorent, dans un langage qui doit tirer des larmes à leurs lecteurs.

Napoléon, voyez-vous, ne gardait pas tout ce riche pour lui, — car il serait plus riche que tous les souverains de l'Europe, s'il l'eût fait. Avec une partie de cet argent, il entreprenait le zèle impérial, il défrayait les élections des candidats officiels et le vote des plébiscites. C'est là le côté intéressant de l'homme tombé, pour ceux qui le pleurent ici. On croirait, à l'entendre, que Sa George Etienne Cartier est tombé du pouvoir. Il sait si bien faire les choses, lui aussi ! Qui se ressemble, s'ennuie. Allons donc !

Le Maire de New-York a reçu de Paris un télégramme qui lui annonce que la France est déclarée en république. En l'honneur de ce grand événement, le Maire de New-York a fait immédiatement pauser l'hôtel de Ville aux couleurs nationales.

Le Gouvernement américain ne pouvait pas rester indifférent au changement de gouvernement qui vient de s'opérer en France. Nous apprenons que le Président a donné ordre au Secrétaire d'Etat, de lancer une proclamation pour reconnaître la République française.

Il n'est pas douteux que M. Washburne ait déjà reçu des instructions dans le même sens, et qu'il ne s'empresse de faire acte d'adhésion et d'amitié auprès du gouvernement provisoire.

Victor Hugo et Louis Blanc qui sont arrivés ce soir, ont été accueillis avec enthousiasme. Ils ne prendront aucune part aux affaires publiques, pour le moment du moins.

La compagnie du télégraphe est maintenant prête à transmettre des messages aux principaux centres de l'Europe. C'est là une immense avantage pour le public qui devra s'empresser d'en profiter et d'encourager cette compagnie naissante.

Les ministres de la République s'occupent énergiquement d'organiser la défense nationale. On va former des armées colossales. L'objectif de la garde nationale est de dépasser cent mille hommes. Deux cent mille soldats et gardes mobiles sont prêts à prendre la campagne.

Le corps d'armée du général Vinoy, qui est intact, se retire sur Paris par Lyon et Soissons. Les Prussiens n'ont pu pas sa marche, mais ils sont entrés à Rheims.

L'élan patriotique est partout entravé ; rien ne peut se faire que par les voies administratives. La centralisation, à laquelle l'empire, a dû sa force facie, écrase tous les bons vouloirs, annihile les meilleurs sentiments. La France est étouffée sous la légende impériale, sous le système. Fautil s'étonner après cela si les populations des départements envahis se voient foulées aux pieds par les Prussiens sans aucun moyen de se défendre ; lorsque des Prêtres, des maires, recommandent à leurs administrés de recevoir poliment l'ennemi, de subir toutes ses réquisitions sans se plaindre, que pourrait faire ce troupeau désarmé qui, depuis 20 ans, ne sait rien que dire oui, à la dynastie napoléonienne, et qui aujourd'hui encore croit volontiers que ses malheurs sont causés par... les républicains ?

Aussi, voit-on des villes de plus de 60,000 âmes, comme Nancy, comme Châlons, envahies et mises à contribution par des bandes de cinq ou six cavaliers ennemis, auxquels nul n'ose résister, parce que le maire, conseille la prudence, parce qu'il n'y a d'armes nulle part, que l'on craint les représailles en cas de refus ! Voilà ce que l'absolutisme a fait de notre pays. Là et là, seulement est la clef des rapides progrès des Prussiens, c'est l'explication de ce qui se passe, c'est une véritable décadence, et si aucun événement ne vient fouetter le vieux sang gaulois, ce serait peut-être ce que veulent les allemands : la déchéance du pays qui proclama et fit triompher *les droits de l'homme*.

Mais patience. Paris est calme. Est-ce le calme du lion attendant le combat, ou celui de l'esclave abruti par le joug, ou celui de la courtisane épuisée de jouissances ? Un avenir prochain nous l'apprendra.

Entre temps, Napoléon III continue à embarrasser de son cortège et de ses équipages nos armées en marche. Et l'on frémit en pensant que chaque déplacement de ce vieillard, dont l'idée fixe est le maintien à tout prix de sa dynastie chancelante, retarde de 24 heures les convois de vivres et de munitions destinés à nos malheureux soldats, manquant peut-être de cartouches et de pain !

L'aspect qu'offrirait alors la place de Grève était vraiment extraordinaire. Des citoyens étaient montés sur les toits de Notre-Dame pour y arborer trois ou quatre drapeaux tricolores. Les grands candélabres en bronze de la place étaient couverts de drapeaux ; perché sur l'extrémité de chacun d'eux, un gamin agita des banderoles de tous les drapeaux couverts d'une masse compacte de citoyens, au milieu desquels on voyait un grand nombre de gardes nationaux et de soldats.

Tandis que les députés s'avancèrent on était porté vers le grand édifice, Henri Rochefort venait à leur rencontre les deux mains tendues pour souhaiter la bienvenue et en criant, lui aussi : « Vive la République ! » A ce moment, quelques citoyens qui avaient pénétré dans l'Hôtel de ville enfonçaient une fenêtre et jetaient sur la place des milliers de petits papiers blancs. Ils criaient, tout en jetant ces papiers : « Ce sont les votes du Plébiscite ! » La foule a applaudi, et un cri immense, poussé par cent mille poitrines à la fois, a ébranlé le vieil édifice. Ce cri s'est étendu, comme une vague sans cesse grossissante le long des quais, le long de la rue de Rivoli, pour pénétrer jusqu'aux extrémités de Paris. Ce cri, le cri de toute la France, était :

« A BAS L'EMPIRE ! »

Aussitôt l'arrivée des députés à l'Hôtel de Ville, le gouvernement provisoire a été constitué et la République proclamée.

En même temps, sur le boulevard de Sébastopol, un cortège de plusieurs milliers de gardes nationaux, et de soldats, entourés d'hommes, de femmes et d'enfants, s'avancèrent vers la Cité. Le vaste boulevard se couvrait de monde. Des corps de musique jouaient *Marseillaise*, que les citoyens accompagnaient en cœur. Partout, dans cette partie de Paris, les magasins étaient ouverts. La police avait été entraînée par le courant humain et désarmée sans bruit, mais je n'ai pas vu le moindre désordre, le moindre acte de violence. Partout la plus grande surexcitation et l'ordre le plus extraordinaire.

De tous côtés, on effaçait les inscriptions impériales. Dans la rue Vivienne, la foule s'était arrêtée devant le magasin d'une modiste en vogue ; elle menaçait de casser la devanture où se trouvait une médaille à l'effigie de Napoléon III. La modiste vint parler au peuple, et lui montrant une pièce d'or impériale, dit vingt francs, elle s'écria : « Si cette pièce passe encore aujourd'hui, pourquoi voulez-vous briser mes fenêtres ? » Les hommes se mirent à rire ; les femmes répondirent par le cri de *Vive la République !* et les fenêtres de la modiste furent respectées.

Une des portes des Tuileries qui donnent sur la Seine ayant été enfoncée, la foule a pénétré dans le Palais, où elle a abattu le trône, détruit tous les insignes impériaux et jeté dans la Seine toutes les statues, les bustes et les portraits des Bonaparte.

Peu après, M. Emmanuel Arago est arrivé ; il s'est mêlé au peuple et lui a fait évacuer le palais, après lui avoir dit : « Citoyens, l'impératrice a quitté Paris à midi. Ce palais, la propriété du peuple, est sous la protection de la liberté et de la loi. La foule s'est retirée en possédant des honneurs. Des gardes nationaux ont ensuite été chargés de garder les portes des Tuileries. »

Les députés de Paris ajoutent ce qui suit :

Paris, 6 septembre, soir.

On assure maintenant que l'impératrice a quitté Paris dans l'après-midi de dimanche, pour rejoindre en Belgique le prince impérial. Dans la nuit de samedi au dimanche, le corps législatif qui siègeait encore à une heure et demie du matin, avait été saisi par M. Jules Favre de la proposition suivante :

« Les Chambres déclarent Louis Napoléon Bonaparte et sa dynastie déchus des pouvoirs que la nation lui avait conférés. »

Un comité exécutif composé de députés dont le nombre sera fixé par les chambres, sera investi de tous les pouvoirs nécessaires pour repousser l'invasion et pour chasser l'ennemi du sol de la patrie.

Le général Trochu, gouverneur de Paris, sera seul chargé de la défense de la capitale.

La lecture de cette proposition a été faite, et elle a été adoptée à la majorité de 100 voix. Le seul vote contraire a été celui de M. Pinard, c'est fait au milieu de la foule qui se pressait devant la porte de la Chambre. « Nous n'avons pas le pouvoir de prononcer la déchéance. » Peu après le corps législatif, sans prendre aucune décision, s'est ajourné jusqu'à dimanche à midi, sur la proposition de M. Schneider.

Dès le matin, dimanche, les approches du Palais-Bourbon étaient gardées par des détachements de troupes de ligne et des escadrons de la gendarmerie. Les cris de *A bas l'Empire ! Vive la République !* retentissaient de tous côtés. La troupe ne répondait pas à ces cris, mais la foule qui couvrait les quais et qui s'était entassée dans la rue Royale et la rue de Rivoli prenait part active à la manifestation.

Tous les magasins étaient fermés, les boutiques étaient closes, les rues étaient vides, les voitures étaient rares. Bientôt la garde nationale et les troupes de ligne subissent l'influence de l'enthousiasme populaire. Les soldats mettent leurs shakos au bout de leurs fusils, en criant : Mort aux Prussiens ! Vive la France ! Peu après, une colonne d'un millier de gardes nationaux en uniforme, précédée d'un corps de musique qui joue la *Marseillaise*, descend les quais pour se diriger vers le corps législatif. Les gardiens des portes s'opposent vainement à l'entrée des gardes nationaux dans le Palais-Bourbon. Le peuple suit les gardes. Les tribunes sont envahies, en même temps que les corridors, les escaliers, par une foule immense. L'édifice ou logent les conseillers d'état et d'autres fonctionnaires est également rempli de manifestants.

A l'approche du peuple, la plupart des députés de la droite quittent la Chambre.

M. Gambetta et plusieurs de ses collègues demandent au peuple de respecter la liberté de la Chambre et d'être content en silence ; mais leurs voix se perdent au milieu du bruit et des cris assourdissants de : *Vive la République !* qui poussent à la fois le peuple, les gardes nationaux et les troupes de ligne.

M. Gambetta s'ouvre alors un passage jusqu'à un perron du Palais-Bourbon ; il annonce au peuple que la déchéance a été votée et que l'on s'occupe d'organiser un gouvernement provisoire. Cette grande nouvelle est accueillie par des démonstrations qu'il faut renoncer à décrire. Les citoyens se jettent dans les bras les uns des autres ; ils s'embrassent et ils font résonner l'air du cri mille fois répété de : *Vive la France ! à l'Hôtel de ville !*

Les députés de la gauche se réunissent. Ils sortent en corps du Palais-Bourbon pour se diriger vers l'Hôtel de ville au milieu des acclamations du peuple. Des ouvriers, des gardes nationaux en uniforme s'emparant de M. Gambetta et de M. Picard, les élèvent sur leurs épaules et les portent en triomphe à l'Hôtel de ville.

THÉÂTRE ROYAL.—Jamais encore Melle Reigolds ne s'était révélée comme hier dans la comédie si finement écrite de *Lady of Lyons*, qu'elle a interprétée avec un art et surtout une expression de vérité que tout le monde a admiré. Elle possède une connaissance parfaite de la scène, et sait surtout saisir les moindres nuances de ses rôles.

Ce soir, Melle Reigolds donna une soirée d'adieux à son bénéfice, sous le patronage de Gen. Lindsay et des officiers du 60e carabiniers. Nous espérons que le public de Montréal ne perdra pas cette occasion pour assister à l'excellente artiste les sympathies qu'elle a su s'attirer dans notre ville.

BANQUE DE MONTRÉAL.—Les directeurs de cette institution ont convoqué une assemblée générale des actionnaires, pour le 27 octobre prochain, afin d'obtenir l'autorisation de faire application au parlement pour faire subir quelques modifications à la charte de la banque.

ABANDONNE.—Il y a de cela deux jours, un citoyen de Montréal rencontra dans une des rues avoisinant le carré Chabouillet, un pauvre enfant pleurant à chaudes larmes, et demandant d'une voix suppliante qu'on lui donne quelque chose pour apaiser sa faim. Le compatriote promettant s'empresse de lui faire prendre quelque nourriture ; lorsque l'enfant fut rassasié, il voulut essayer de l'interroger mais à toutes les questions qu'il lui adressa, il ne put obtenir qu'une seule réponse, c'est qu'il s'appelait Joseph et qu'il voulait sa mère.

Espérant que la police aurait pu retrouver la famille du pauvre abandonné, il le conduisit à la station du carré Chabouillet et l'y laissa entre les mains du sergent de garde.

MAÎGRÉ toutes les recherches qui ont été faites, il a été impossible de découvrir à qui appartenait l'enfant ; les personnes qui pourraient fournir quelques renseignements de nature à faire retrouver sa mère, sont priées d'instamment adresser leurs noms à la rédaction de ce journal.

COUR DE POLICE.—John White, vol de planches, trois mois de prison.

William Chisholm pour vol au préjudice de l'Express, renvoyé pour procès à la cour du banc de la reine.

COUR DE RECORDS.—Vingt prisonniers ont été envoyés à la cour, coupés et blessures, \$2,50 ou 15 jours.

George Paquette pour assaut, \$20 ou deux mois.

George Gouval Charrolier pour fraude envers son cheval, \$5 ou un mois.

Autres prisonniers, traduits pour ivresse, ont été mis à l'amende.

en liberté, et conduite à la frontière Belge.

On dit que Bazaine est parfaitement approvisionné.

On croit que les français désirent beaucoup voir s'accomplir la paix.

Le bruit circule à Marseille que la république avait été déclarée à Florence, et que le Prince Humbert avait été nommé président.

On a appelé Jules Favre à se prononcer sur la démonstration républicaine qui avait eu lieu à Madrid. Il a répondu que, pour le moment, il était impossible au gouvernement provisoire d'encourager la république en Espagne, car ce mouvement républicain terrifierait la Russie, et arrêterait les négociations que le gouvernement provisoire a engagées avec ce pays, pour faire contre la Prusse une alliance offensive et défensive.

Paris, 8 sept.

Tous les armuriers, en France, sont activement occupés à réparer les armes.

Pas un seul drapeau français n'a été capturé à Sedan ; avant la capitulation, les officiers avaient eu la précaution de les brûler.

Tous les théâtres de Paris sont fermés.

On s'attend à ce que les Prussiens arrivent demain (vendredi) en vue des fortifications de la capitale.

M. Gambetta a envoyé une circulaire aux préfets des départements, pour les engager à unir pour la défense nationale, et à laisser toute autre affaire de côté, tant que la patrie serait en danger.

Le *Journal officiel* dit que les forêts de Compiègne et de Chantilly, pouvant servir d'abri à l'ennemi, devaient être brûlées.

On croit qu'en cas de médiation, Lord Lyons, le ministre anglais, le Chevalier Nigra, le ministre Italien, le Sénor Olosaga, ministre Espagnol, et Washburn ministre des Etats-Unis, se rendront aux quartiers généraux prussiens.

Le Maréchal Canrobert a été blessé.

Les Tuileries ont été déclarées propriété nationale, on doit les transformer en hôpital.

Les journaux parlent des horribles cruautés que commettent les prussiens sur leur passage.

Le comité de défense se réunit en permanence.

Presque tous les députés de la droite ont quitté Paris.

On ne fera pas d'appel pour le suffrage universel, avant la fin de la guerre.

Le *Gambetta* dit que le gouvernement provisoire se transporterait à Tours et de là à Lyon et à Marseille, si ces villes sont menacées.

La garde mobile et la garde nationale, portant l'étendard américain, sont restées sous les fenêtres de l'ambassade américaine, pour remercier le gouvernement des Etats-Unis d'avoir reconnu le nouveau gouvernement.

La lettre de M. Washburn à Favre a causé une grande satisfaction.

Louis Blanc sera envoyé ministre en Angleterre, Victor Hugo à Bruxelles, et Pelléan à Washington.

On s'attend à ce qu'un décret vienne expulser de la ville les femmes et les enfants.

Correspondance particulière du "Pays".

Paris, 26 août 1870.

Les événements marchent moins vite que ne le voudrait l'imagination publique, au milieu de l'ignorance et de l'anxiété dans laquelle nous nous trouvons. Les journées des 16, 17 et 18 ont vu une série de combats, que chaque parti prétend être des succès pour lui, mais que nul n'ose proclamer comme des victoires. Ce qui est certain, c'est que d'affreux carnages ont eu lieu, et que le Maréchal Bazaine a eu à lutter sous les murs de Metz contre des forces considérables. Il n'a pas vaincu, peut-être même n'a-t-il pas réussi à briser le cercle de fer qui l'enfermait ; mais il s'est maintenu et a fait essayer aux Prussiens des pertes si énormes qu'il leur a fallu violer la neutralité de la Belgique et du Luxembourg pour évacuer leurs blessés.

Nous ne savons que peu de choses sur cette série de luttes sanglantes, ici comme à Berlin, devant la loi du silence. Tout ce que l'on sait à cette heure, c'est que MacMahon, avec 150,000 hommes, a quitté il y a trois jours le camp de Châlons, brûlant ce qui restait du campement, et s'est mis en marche vers un but inconnu. Sans doute, pour rejoindre Bazaine et livrer une grande bataille, dont la nouvelle est fiévreusement attendue.

Ce que l'on sait aussi, c'est qu'à peine la seconde armée française avait quitté Châlons, cette ville a reçu la visite des prussiens, qui s'avancent presque en droite ligne vers Paris ; leurs éclaireurs sont même, assurément, entrés dans la vallée de la Seine et se trouvent à trois jours de marche de la capitale. A la faveur de cette armée d'éclaireurs, qui couvrent tout l'Est de la France, pillant et rançonnant les villes et les villages, ils entraînent les mouvements du gros de leurs armées. Tout fait penser que le Prince Frédéric-Charles, le roi de Prusse, le général St. metz et Vogel de Falkenstein font face à Bazaine, tandis que l'armée du Prince Royal, « notre Fritz », comme dit le roi Guillaume, pousse les uhlands dans la direction de Paris. Mais aura-t-elle l'audace de s'avancer seule jusque sous le canon de nos forts, ou bien cherchera-t-elle à se réunir aux autres hordes prussiennes pour tenter d'écraser Bazaine et MacMahon qui l'aurait imprudemment de laisser sur les derrières ? A ce sujet, comme sous bien d'autres rapports, nous sommes dans la plus complète ignorance.

Malgré les décevantes assertions des feuilles bébécieuses, qui nous ont permis de persuader que l'ennemi recule au lieu d'avancer, le système de mensonges dont on n'a que trop longtemps usé ne trouve plus que des incrédules. Tout se prépare ici pour faire face à une attaque contre la capitale. On assure même que tout est prêt ; mais j'en doute fort. Malgré l'activité du général Trochu, le nouveau ministre n'a pas renoncé aux aberrations et aux lenteurs d'un pouvoir qui a fait tant de mal à la France. La turpitude administrative domine tous les détails. A l'heure où Paris devrait être un véritable camp retranché, c'est à peine s'il y a 50,000 hommes de garde nationale armés de vieux fusils. La suspicion dans laquelle on tient la population parisienne se montre à chaque instant. Les préoccupations de l'intérêt dynastique dominent celles du salut de la patrie. Aux citoyens qui voudraient des armes on répond en les ajournant à plus tard, et même que l'on n'en a pas à leur donner. Il semblerait, à voir les agissements de l'administration, qu'aucune parcelle du sol français n'est soulevée par l'ennemi et que nous avons devant nous des mois et des années pour nous apprêter à le recevoir.

Jules Favre et Gambetta, autres de ces lenteurs qui font bondir le cœur de tout patriote, ont fini, après plusieurs jours de patience, par porter à la tribune du Corps Législatif la question gouvernementale. Leur voix a été étouffée par les clameurs de la majorité. Cela devait être. Que peut-on attendre de gens pour qui tout serait perdu si l'Empire était mis en question ?

Du reste, ce n'est pas au Corps Législatif que l'affaire peut se résoudre. C'est à la nation que cela appartient ; mais il faut pour cela que la nation revivifie, et malgré les rudes leçons qu'elle a reçues, la nation française, usée et déprimée par 20 ans d'absolutisme, n'est pas encore arrivée au point nécessaire pour faire acte de virilité.

Cela est triste à dire, mais cela est.

LA JOURNÉE DU 4 SEPTEMBRE.

La journée du dimanche 4 vivra dans la mémoire de tous ceux qui ont vu l'admirable spectacle de ce jour.

Dès la nuit du samedi au dimanche, le corps législatif qui siègeait encore à une heure et demie du matin, avait été saisi par M. Jules Favre de la proposition suivante :

« Les Chambres déclarent Louis Napoléon Bonaparte et sa dynastie déchus des pouvoirs que la nation lui avait conférés. »

Un comité exécutif composé de députés dont le nombre sera fixé par les chambres, sera investi de tous les pouvoirs nécessaires pour repousser l'invasion et pour chasser l'ennemi du sol de la patrie.

Le général Trochu, gouverneur de Paris, sera seul chargé de la défense de la capitale.

La lecture de cette proposition a été faite, et elle a été adoptée à la majorité de 100 voix. Le seul vote contraire a été celui de M. Pinard, c'est fait au milieu de la foule qui se pressait devant la porte de la Chambre. « Nous n'avons pas le pouvoir de prononcer la déchéance. » Peu après le corps législatif, sans prendre aucune décision, s'est ajourné jusqu'à dimanche à midi, sur la proposition de M. Schneider.

Dès le matin, dimanche, les approches du Palais-Bourbon étaient gardées par des détachements de troupes de ligne et des escadrons de la gendarmerie. Les cris de *A bas l'Empire ! Vive la République !* retentissaient de tous côtés. La troupe ne répondait pas à ces cris, mais la foule qui couvrait les quais et qui s'était entassée dans la rue Royale et la rue de Rivoli prenait part active à la manifestation.

Tous les magasins étaient fermés, les boutiques étaient closes, les rues étaient vides, les voitures étaient rares. Bientôt la garde nationale et les troupes de ligne subissent l'influence de l'enthousiasme populaire. Les soldats mettent leurs shakos au bout de leurs fusils, en criant : Mort aux Prussiens ! Vive la France ! Peu après, une colonne d'un millier de gardes nationaux en uniforme, précédée d'un corps de musique qui joue la *Marseillaise*, descend les quais pour se diriger vers le corps législatif. Les gardiens des portes s'opposent vainement à l'entrée des gardes nationaux dans le Palais-Bourbon. Le peuple suit les gardes. Les tribunes sont envahies, en même temps que les corridors, les escaliers, par une foule immense. L'édifice ou logent les conseillers d'état et d'autres fonctionnaires est également rempli de manifestants.

A l'approche du peuple, la plupart des députés de la droite quittent la Chambre.

M. Gambetta et plusieurs de ses collègues demandent au peuple de respecter la liberté de la Chambre et d'être content en silence ; mais leurs voix se perdent au milieu du bruit et des cris assourdissants de : *Vive la République !* qui poussent à la fois le peuple, les gardes nationaux et les troupes de ligne.

M. Gambetta s'ouvre alors un passage jusqu'à un perron du Palais-Bourbon ; il annonce au peuple que la déchéance a été votée et que l'on s'occupe d'organiser un gouvernement provisoire. Cette grande nouvelle est accueillie par des démonstrations qu'il faut renoncer à décrire. Les citoyens se jettent dans les bras les uns des autres ; ils s'embrassent et ils font résonner l'air du cri mille fois répété de : *Vive la France ! à l'Hôtel de ville !*

Les députés de la gauche se réunissent. Ils sortent en corps du Palais-Bourbon pour se diriger vers l'Hôtel de ville au milieu des acclamations du peuple. Des ouvriers, des gardes nationaux en uniforme s'emparant de M. Gambetta et de M. Picard, les élèvent sur leurs épaules et les portent en triomphe à l'Hôtel de ville.

NOUVELLES LOCALES.

THÉÂTRE ROYAL.—Jamais encore Melle Reigolds ne s'était révélée comme hier dans la comédie si finement écrite de *Lady of Lyons*, qu'elle a interprétée avec un art et surtout une expression de vérité que tout le monde a admiré. Elle possède une connaissance parfaite de la scène, et sait surtout saisir les moindres nuances de ses rôles.

Ce soir, Melle Reigolds donna une soirée d'adieux à son bénéfice, sous le patronage de Gen. Lindsay et des officiers du 60e carabiniers. Nous espérons que le public de Montréal ne perdra pas cette occasion pour assister à l'excellente artiste les sympathies qu'elle a su s'attirer dans notre ville.

BANQUE DE MONTRÉAL.—Les directeurs de cette institution ont convoqué une assemblée générale des actionnaires, pour le 27 octobre prochain, afin d'obtenir l'autorisation de faire application au parlement pour faire subir quelques modifications à la charte de la banque.

ABANDONNE.—Il y a de cela deux jours, un citoyen de Montréal rencontra dans une des rues avoisinant le carré Chabouillet, un pauvre enfant pleurant à chaudes larmes, et demandant d'une voix suppliante qu'on lui donne quelque chose pour apaiser sa faim. Le compatriote promettant s'empresse de lui faire prendre quelque nourriture ; lorsque l'enfant fut rassasié, il voulut essayer de l'interroger mais à toutes les questions qu'il lui adressa, il ne put obtenir qu'une seule réponse, c'est qu'il s'appelait Joseph et qu'il voulait sa mère.

Espérant que la police aurait pu retrouver la famille du pauvre abandonné, il le conduisit à la station du carré Chabouillet et l'y laissa entre les mains du sergent de garde.

MAÎGRÉ toutes les recherches qui ont été faites, il a été impossible de découvrir à qui appartenait l'enfant ; les personnes qui pourraient fournir quelques renseignements de nature à faire retrouver sa mère, sont priées d'instamment adresser leurs noms à la rédaction de ce journal.

COUR DE POLICE.—John White, vol de planches, trois mois de prison.

William Chisholm pour vol au préjudice de l'Express, renvoyé pour procès à la cour du banc de la reine.

COUR DE RECORDS.—Vingt prisonniers ont été envoyés à la cour, coupés et blessures, \$2,50 ou 15 jours.

George Paquette pour assaut, \$20 ou deux mois.

George Gouval Charrolier pour fraude envers son cheval, \$5 ou un mois.

Autres prisonniers, traduits pour ivresse, ont été mis à l'amende.

FAITS-DIVERS.

COLLISION.—Lundi soir, entre 8 et 9 heures, le navire *Passade*, en entrant dans le port, est venu en collision avec le navire *Tweeddale*, qui était mouillé et lui a causé des avaries considérables. Il en a reçu aussi quelques-unes. Peu de temps après, il vint en collision avec le navire *Jon* et lui enleva son *houquet*.—*Crucifix*.

TENTATIVE DE SUICIDE.—Hier, un individu du nom de Opézine David, employé au moulin à carder de M. C. Langlois, fut amené devant les magistrats de cette ville sous accusation d'avoir commis, lundi soir, un attentat criminel sur la personne d'une jeune fille du nom de Roy dans les circonstances suivantes :

Après avoir fait attendre toute la journée pour faire carder sa laine, il invita à monter au second étage rejoindre sa sœur qui disait, l'accompagner avec lui jusqu'à la ville. Il avait préalablement fermé les fenêtres et les portes et, suivant la jeune fille au second étage, il la poussa brusquement dans une chaudière, par la porte et se mit à rire et à se moquer de la jeune fille de la manière la plus brutale. Ses cris étaient dominés par le bruit des machines à carder que David avait laissées en plein mouvement.

Sentant enfin ses forces l'abandonner elle s'imagina, pour gagner du temps, de dire qu'elle étouffait et de demander à boire. Son assaillant courut en bas chercher de l'eau, et sa victime, ayant vu se dissiper la protection de la porte et se précipiter. David arrivant au même instant, la saisit par ses hardes et la retint quelques temps, mais elle réussit, en le frappant à coups de pieds, à lui faire lâcher prise et elle tomba tête première sur le sol, se faisant une large blessure au front.

L'accusation a été soutenue devant les magistrats par la déposition du magistrat qui était sorti du moulin à farine au bruit du chassis qui se brisa et l'accusé fut renvoyé en prison pour attendre son procès aux prochaines assises. Les magistrats n'ont pas voulu l'accompagner à la cour.

UN ESPION.—Le lieutenant d'un régiment d'infanterie de Strasbourg, quelques troupes algériennes, officiers, soldats français, polonois, s'apprêtaient à déjeuner confortablement, pour la première fois depuis huit jours. Un individu se présenta et demanda, en sollicitant la permission de s'asseoir à la table, offrant, bien entendu, de payer son écot. « Messieurs, dit-il, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je suis pas étranger à la grande famille de l'armée. »

Le capitaine Brunet, du 21e de ligne, que vous connaissez tous, sans doute, est mon meilleur ami, — presque mon frère.

En faveur du capitaine Brunet, quoique personnellement je n'aie rien à dire, je me propose de ne le condamner qu'à un mois de prison, et de lui donner la parole d'honneur.

Le lieutenant, nous vous présentons un intime et un excellent ami.

—Quel bras te 21e ?

—Mais celui du 21e !

—Nous n'avons jamais eu de capitaine de ce nom-là à un régiment depuis dix ans que j'y suis. Entendez-vous bien, messieurs ? Le lieutenant, et traitait dans son trouble un accent étranger. Quelques-uns prennent à part le lieutenant et lui disent :

« Êtes-vous bien sûr que le capitaine Brunet est inconnu au 21e ? »

—Je vous en donne ma parole d'honneur !

—Mais alors....

On va faire un mauvais parti à l'espion ; mais son voisin de table, un soldat officier de tirailleurs, arrive tout à coup et dit :

« Monsieur est avec moi ; j'en en charge. Déjeune à votre aise, monsieur ; permettez-moi de vous passer le fromage ; acceptez-les tous des mirabiles ! »

Le repas s'achève en silence. On sort. L'officier prend le bras de l'espion, passe avec lui dans la rue, tire son revolver et gravement sans autre explication, lui brise la cervelle.

DEPECHE DE MINUIT.

Londres, 8.

Des nouvelles de Coppenhague annoncent que la flotte de la Baltique a été accueillie avec de grands transports de joie la nouvelle de la déclaration de la République.

Le *Times* dit qu'en admettant que Paris soit assiégé, il sera impossible d'empêcher toute communication de la ville avec le dehors.

Les ambassadeurs étrangers se sont réunis hier avec les ministres.

Les colonnes prussiennes ont gagné La Ferté, à 40 milles de Paris.

La Princesse Mathilde a été mise

TELEGRAPHIE GENERALE.

EUROPE.

Londres, 6 sept.

Les critiques sévères du *Times* ont eu pour effet de ramener à Londres les membres du Cabinet, et on a tout lieu de croire que l'Angleterre s'interposera bientôt pour arrêter la guerre.

La canonnée anglaise *Trialco* est venue en collision avec un vaisseau marchand sur la côte Espagnole, près de Malaga. Deux matelots ont péri.

Londres, 7 sept.

Un dépêche du correspondant du *Tribune* à Florence en date du 3 sept., s'exprime ainsi : « Il est arrivé ce matin, une députation de Nice au Ministre des affaires étrangères. Elle annonça que Nicotait fatiguée de la tyrannie de la France. Les jeunes gens de la ville et des environs, ont refusé de se joindre à la garde mobile, et chaque jour il y a une centaine de troupes et le peuple. On a formé des sociétés secrètes. La ville est remplie d'agents de Mazzini, et un soulèvement général du peuple est imminent. La renégation de ce département dans le royaume d'Italie, est considérée comme indispensable. »

Le ministre refusa de donner une réponse à la députation, qui partit en assurant que dorénavant, les républicains aux quels ils avaient été opposés, pourraient agir comme bon leur semblerait.

Les troupes italiennes se dirigent chaque jour sur la frontière des Etats-Romains.

Paris, 6 sept., 9 P. M.

Paris a été calme toute la journée. L'hôtel de ville est fermé pendant les délibérations des ministres. Les républicains aux quels ils avaient été opposés, pourraient agir comme bon leur semblerait.

Le nouveau gouvernement a lancé aujourd'hui une proclamation aux troupes, ainsi qu'un ordre à la police pour l'expulsion des allemands, et un décret créant soixante nouveaux bataillons de la garde nationale.

Un grand nombre de soldats qui ont assisté aux dernières batailles sont arrivés à Paris. Tous affirment que la trahison et le manque d'entente des chefs a été la raison des défaites.

New-York, 8 sept.

Une dépêche spéciale donne des détails sur la lettre circulaire que Jules Favre a envoyée hier aux agents diplomatiques. Elle est claire, ferme, tout à fait et est formulée d'un ton très élevé. Elle rappelle aux gouvernements étrangers que pas un homme plus que lui n'a soutenu la politique de la paix.

« Je suis toujours un ami de la paix, » dit-il, « mais d'une paix honorable, qui est la seule paix qui puisse être durable. La dynastie Napoléonienne est tombée, et la France est devenue libre. Si le roi de Prusse qui marche sur nous déclarait qu'il fait la guerre non à la France mais à l'Empire, continue ses hostilités, il assumerait sur sa tête l'outrage d'une guerre impie, dirigée contre l'humanité. »

« Si tel est sa décision, la France l'acceptera. Nous ne céderons pas un pouce de terrain ni une pierre de nos fortresses. Une paix désavantageuse aujourd'hui, sera une guerre d'extermination demain. Nous ne ferons pas la paix pour gagner du temps pour faire la guerre. Nous préférons continuer la lutte pour gagner une paix honorable. »

« Nous avons sur pied une armée résolue. Nous avons des forts bien approvisionnés, et une ligne de fortifications bien établie autour de la capitale. Par-dessus tout, nous avons autour de nous des poitrines de trois cent mille combattants, armés, et décidés à défendre nos remparts jusqu'à la mort. »

« Si nos forts sont pris, nous avons encore

LE PAYS

MONTRÉAL, 9 SEPTEMBRE 1870.

Compagnie d'imprimerie et de Publication du Canada.

AVIS AUX ACTIONNAIRES.

Une assemblée générale des actionnaires de cette compagnie aura lieu au bureau de la compagnie à Montréal, No. 12, rue Dollard, mardi le 29 septembre courant à sept heures et demie de l'après-midi.

(Par ordre.)

OSCAR TURGEON, Secrétaire.

Montréal 8 septembre 1870.

Comme c'est beau d'être honnête!

Les monarchistes du *Nouveau-Monde* présentent à leurs lecteurs les membres du gouvernement provisoire de France de la gracieuse manière qui suit :

Le *Standard*,

TRANSPORT DES MALLEES

BUREAU DE POSTE, Montréal, 19 août 1870.

Table with columns: Distributions, MALLEES, Levées. Rows include destinations like Ontario, Québec, and Malles Locales.

ANNONCES DIVERSES.

ANNONCES DIVERSES. MADRID 1847. PRIMERA CLASE. LONDON 1852. MENTION HONORABLE GENERAL EXHIBITION.

ANNONCES DIVERSES.

J. A. RAFTER & CIE. OUVERT LEUR NOUVEAU MAGASIN DE VETEMENTS. NO. 463, RUE NOTRE-DAME.

ANNONCES DIVERSES.

AVIS. Les mères doivent toutes se procurer une bouteille de Remède de Dr. Hall pour le Choléra des Enfants.

CHEMINS DE FER

GRAND TRONC. CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC DU CANADA. 1870-ARRANGEMENTS D'HIVER-1870.

STEAMERS

La Compagnie des vapeurs Occidentaux de Montréal. 1869. ARRANGEMENTS D'ETE. 1869.

BATEAUX-A-VAPEUR

LIGNE DES MARCHANDS. Pour les Passagers et les Marchandises. Bateau à vapeur de premier ordre.

ALKABASAR ARRIVE ENFIN. Cet élixir tonique Turc est un des plus délicats et des plus salutaires remèdes qui aient été soumis à l'approbation publique.

AVIS. C. H. & G. LEFAYRE prend la liberté d'informer les citoyens de Montréal qu'il vient d'ouvrir le magasin autrefois occupé par A. Walsh.

AVIS. Le soussigné, certifié que depuis au-delà de six mois je suis entièrement guéri de la peste.

AVIS. Les vapeurs de la Compagnie Internationale, qui sont en correspondance avec le Chemin de Fer du Grand Tronc, laissent Portland tous les Lundis et Jedis à 5 h. p. m.

AVIS. Les vapeurs de la Compagnie Internationale, qui sont en correspondance avec le Chemin de Fer du Grand Tronc, laissent Portland tous les Lundis et Jedis à 5 h. p. m.

AVIS. Les vapeurs de la Compagnie Internationale, qui sont en correspondance avec le Chemin de Fer du Grand Tronc, laissent Portland tous les Lundis et Jedis à 5 h. p. m.

AVIS. Les vapeurs de la Compagnie Internationale, qui sont en correspondance avec le Chemin de Fer du Grand Tronc, laissent Portland tous les Lundis et Jedis à 5 h. p. m.

ANNONCES DIVERSES. Ligne Canadienne, Vendred. 7.00. Par le Chemin de Fer du Grand Tronc.

ANNONCES DIVERSES. TONIQUE TURC ALKABASAR. Tenu en dépôt chez les principaux Droguistes et Epiciers de la Péninsule.

ANNONCES DIVERSES. HANGARD DE BRIQUE ROUGE. Nos. 273, 275 & 277, RUE DES COMMISSAIRES.

ANNONCES DIVERSES. SEATH, 35, GRANDE RUE ST. LAURENT, VEND Des Vêtements Confectionnés à meilleur marché que les moins coûteux.

ANNONCES DIVERSES. GREAT WESTERN DU CANADA. A compter de cette date, jusqu'à avis contraire, les trains habituels partent à 7 heures.

ANNONCES DIVERSES. 1870 navires faisant le voyage 1870. Tous les 15 jours entre Montréal, Québec et Londres.

ANNONCES DIVERSES. DIRECT DE MONTREAL. Le puissant et commode bateau, City of Quebec, partira le 29 Avril, jusqu'à Vendredi.

ANNONCES DIVERSES. CHARBON A VENDRE. Lehigh, Pittson et Lackawana. Les excellentes qualités de charbons ci-dessus nommés ont été reçues directement des premiers compagnons de mines de l'Ontario.

ANNONCES DIVERSES. MILLAR & JONES, AGENTS MARITIMES. (Successors of Gifford Jones & Co.) BUREAU: 10, RUE ST. NICHOLAS.

ANNONCES DIVERSES. COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU. DE LA CITE DE MONTREAL. DIRECTEURS: BÉNIGNÉ COMTE, ECR.

ANNONCES DIVERSES. BOIS DE CONSTRUCTION. 12,000,000 de pieds. NOUS avons en chantier et offrons au public 12 MILLIONS DE PIEDS DE BOIS DE CONSTRUCTION.

ANNONCES DIVERSES. AVOCATS & NOTAIRES. DOUTRE, DOUTRE & DOUTRE. J. D.-C.R. G. D.-E.C.L. J. H.F. D. L.L.B.

ANNONCES DIVERSES. Ligne des Vapeurs de Montréal et des Provinces Maritimes. SHEDDIE, N. B., CHARLOTTE-TOWN, I.P.E. & PICTOU, N.S.

ANNONCES DIVERSES. SEWING MACHINES. MACHINES A VENDRE LE PREMIER PRIX. Exposition Provinciale tenue à Montréal, en Septembre 1868.

ANNONCES DIVERSES. PARFUMERIE EXTRA-FINE. RIGAUD & CIE. 8, Rue Vivienne, à Paris. SAVON MIRANDA. Au suc de Lys et de Laitue.

ANNONCES DIVERSES. P. J. COX, FABRICANT DE TOUTES SORTES DE Balances à plate-forme et pour comptoirs, 687, RUE CRAIG.

ANNONCES DIVERSES. GRAINES! GRAINES! Les soussignés viennent de recevoir et offrent en vente un Assortiment complet et choisi de GRAINES DE JARDINS ET DES CHAMPS.

ANNONCES DIVERSES. BOIS DE CONSTRUCTION. 12,000,000 de pieds. NOUS avons en chantier et offrons au public 12 MILLIONS DE PIEDS DE BOIS DE CONSTRUCTION.

ANNONCES DIVERSES. L. S. COTE, Avocat, L. L. B. NO. 29, RUE ST. VINCENT, MONTREAL.

ANNONCES DIVERSES. FLAMBOURGH, OUSE ET BOLIVAR. Partout de MONTREAL pour les ports sus-nommés, tous les SAMEDIS, durant la saison de la Navigation.

ANNONCES DIVERSES. W. MONTGOMERY, CHARPENTIER ET CONSTRUCTEUR, NO. 14, RUE UVRSAL.

ANNONCES DIVERSES. POMMADE MIRANDA ET HUILE MIRANDA. Pour la conservation et la beauté des cheveux. BOUQUET DE MANILLE.

ANNONCES DIVERSES. S. COLLINS, FABRICANT D'ENCRE A IMPRIMER, SPECIALITE D'Ancre de la meilleure qualité. NOIR DE JAIS.

ANNONCES DIVERSES. BRASSERIES. Wm. YOUNGER & Cie, 11, Abbey St. Holwood, EDIMBOURG. J. G. SIDNEY, Agent pour le Canada.

ANNONCES DIVERSES. MEDICINES BREVETEEES. WISNER'S BALSAM. WILD CHERRY. CONSUMPTION.

ANNONCES DIVERSES. DOMINION. BANQUE DE LA PUISSANCE. Incorporée au Parlement Fédéral le 22 et 23 Mars 1870.

ANNONCES DIVERSES. JAS. GOULDEN, Pharmacien - Chimiste, 177 et 179 Rue St. Laurent, MONTREAL.

ANNONCES DIVERSES. J. H. LECLAIR, JAPANEUR, NO. 17, RUE ST. LAMBERT. Au-dessous de M. LARIVE.

ANNONCES DIVERSES. SPECIALITE DE PRODUITS A L'YLANG YLANG. ADOPTEES PAR L'EMPERATRICE DES FRANCAIS. Pomme à l'Ylang-ylang, Cold Cream à l'Ylang-ylang, Poudre à l'Ylang-ylang.

ANNONCES DIVERSES. S. COLLINS, FABRICANT D'ENCRE A IMPRIMER, SPECIALITE D'Ancre de la meilleure qualité. NOIR DE JAIS.

ANNONCES DIVERSES. REPAS A TOUTES HEURES. Tous ceux qui visitent cet établissement sont sûrs d'y trouver.

ANNONCES DIVERSES. G. SCOTT & CIE., NO. 637, RUE CRAIG. Fabricants de Patrons et Objets en Fonte de tous genres.

ANNONCES DIVERSES. Le Régénérateur Indien Patente DE M. LOUIS LARIVE. Voulez-vous empêcher la chute de vos cheveux? Voulez-vous avoir une belle chevelure?

ANNONCES DIVERSES. MEDICINES BREVETEEES, BANDAGES. ROUTINES DE NOURRICES, etc. ESSENCE DE SAVON. Supérieure à aucune maintenant en usage.

ANNONCES DIVERSES. POUR des hommes Photographes de tous genres, allez aux ateliers de Photographie de M. LARIVE, 374, Rue Notre-Dame.